« Malheur au détail »

Voltaire, l'historien pressé

Marc Hersant

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/891>

DOI : 10.4000/elh.891

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 16 octobre 2009

Pagination : 15-24

ISBN : 978-2-35698-014-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Marc Hersant, « « Malheur au détail » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/891> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.891>

« Malheur au détail »

Voltaire, l'historien pressé

UN DES TRAITS LES PLUS FRAPPANTS de la narration chez Voltaire est sa prodigieuse vélocité. Mallarmé, dont les extases voltairiennes peuvent paraître inattendues et qui ne partage en tout cas pas le mépris cinglant d'un Rimbaud, y a été sensible : il observe que « le concis, ou le dégagé, égale, dans tel billet, la grâce du mobilier bref de l'autre siècle ; ou les accords de Haydn » ; les contes sont pour lui un « aboutissement de la langue » et l'image qui lui semble le mieux traduire l'originalité de leur auteur est celle d'un « départ de flèche », car Voltaire est « comme archer dévoré par la joie et l'ire du trait qu'il perd, lumineux¹ ». Harald Weinrich, qui analyse, dans un cadre beaucoup moins lyrique et sur la base de

sa célèbre théorie de la « mise en relief », le *tempo* narratif de plusieurs écrivains célèbres, et qui observe dans un extrait de *Candide* la rareté des imparfaits et la prédominance qu'il juge « exceptionnelle » des passés simples, remarque que chez Voltaire le récit « ne quitte pratiquement pas le premier plan » et apparaît comme proprement « expéditif », car Voltaire « s'empare des événements, les ramasse, les contraint à l'essentiel », lequel « y prend un relief incomparable² ». Cet art de la brièveté se vérifie tout aussi bien dans les contes, dans des « écrits autobiographiques³ » d'une concision inouïe qui semble narguer d'avance les infinies complaisances nostalgiques d'un Chateaubriand, et même dans des œuvres histo-

1. Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, éd. Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1945, p. 872.
2. Harald Weinrich, *Le Temps*, Paris, Seuil (Poétique), 1973, p. 118.
3. Ou supposés tels par Jean Goldzink, qui en a proposé récemment une édition en GF Flammarion (2006) : les *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire* de 1759 ne font que quelques dizaines de pages d'une densité ahurissante, et le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, de 1776, qui prétend pourtant rendre compte (à la troisième personne) de l'ensemble de la carrière de Voltaire, est tout aussi expédié.

riques d'une ampleur parfois imposante comme dans le cas de l'*Essai sur les mœurs* ou du *Siècle de Louis XIV*, où, malgré tout, Voltaire tient à nous en assurer, il n'y aurait pas un mot de trop, et où il court bien souvent comme « chat sur braise » en quelques lignes (ou en quelques pages) sur des événements qui auraient pu justifier de vastes développements. On pourrait conclure un peu trop hâtivement et identifier ici un trait *auctorial* – la vitesse – qui se réaliserait indifféremment dans des œuvres de fiction ou dans des écrits historiques et resterait étranger à l'opposition du fictionnel et de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler le factuel ou le référentiel. Mais ces similitudes ne sont peut-être, en tant que singularité stylistique, qu'une illusion, et cet « homme pressé » de la narration qu'est Voltaire ne l'est en réalité ni de la même manière ni pour les mêmes raisons dans ce que nous appelons ses contes et dans ses récits historiques. Chez le conteur, la précipitation du récit me semble exprimer une exaspération engendrée par le vide inhérent à la fiction. C'est pourquoi le conte voltairien entasse les événements à grande allure, comme pour suggérer sans cesse qu'il n'a au fond rien à raconter, que rien n'a eu lieu, que les temps du passé ne sont qu'une forme vide et ne renvoient en fait à aucun passé véritable, et que la position du conteur est radicalement étrangère à un monde raconté qui se développe dans l'altérité radicale du non-être fictif. Les événe-

ments ne se multiplient en apparence que pour désigner par excès et surcharge cela seul qui a lieu : la narration elle-même, et une invention qui se dénonce comme fabrication. Et les personnages ont beau courir d'un endroit à l'autre et faire, dans une étourdissante accélération du modèle de *Cleveland*, le tour du monde en quatre-vingts pages, comme dans *Candide* ou plus encore dans *La Princesse de Babylone*, l'impression de mouvement immobile n'en est que plus saisissante et la conviction que rien ne se passe, que ce trop-plein est le masque clair d'un vide absolu, n'en est que plus profonde. Dans les textes historiques de Voltaire ou dans son *Commentaire historique* sur sa propre personne, au contraire, la brièveté relève à la fois d'un atticisme stylistique militant et de la recherche systématique d'un surplomb intellectualisé de la matière historique. La « guerre au détail » qui fait que l'histoire de Jeanne d'Arc dans l'*Essai sur les mœurs*⁴, objet des développements burlesques que l'on sait dans le poème de *La Pucelle*, ne fait que quelques dizaines de lignes, n'a pas du tout le sens de la concentration narrative du conte. Cet épisode, entendant résumer l'« esprit du temps » qui « dirige les grands événements du monde », se déleste de tout fardeau narratif pour devenir à toute vitesse un exemple éclatant tout à la fois d'imposture pseudo-miraculeuse, de fanatisme et de chasse aux sorcières. Alors que le conte donne dans sa concentration même et dans sa surchar-

4. On la trouvera dans Voltaire, *Essai sur les mœurs*, éd. René Pomeau, Paris, Garnier, 1963, vol. I, p. 750-752.

ge événementielle une impression de vacuité, la densité du récit historique voltairien semble, dans une véritable ascèse, dégraisser la narration de tout ce qui ne contribuerait pas à une mise en perspective des événements dans cette ambitieuse « histoire de l'esprit humain ⁵ » que l'auteur a souhaité écrire. Si le conte voltairien peut flirter avec l'ennui du lecteur d'aujourd'hui en lui interdisant parfois presque tout intérêt pour ses personnages et ce qui leur advient, et en ne se ressaisissant de lui que par un second degré fragile, le récit historique chez le même auteur peine parfois à le séduire, malgré la formidable altitude de ses vues, par un esprit de synthèse qui confine à la sécheresse.

C'est que Voltaire, sans vraiment toujours préciser clairement ce qu'il entend par là, méprise le détail en histoire et ne cesse de rabâcher ce verdict tôt prononcé et inlassablement asséné pendant quarante ans. La plus fameuse expression de cette scie historiographique, fort précoce, se trouve dans une lettre à Dubos du 30 octobre 1738, en plein chantier du *Siècle de Louis XIV*. Le ton, héroïque, est alors celui d'une révolution fièrement affirmée de l'écriture de l'histoire, et l'excitation intellectuelle de Voltaire, qui semble orgueilleusement découvrir un nouveau monde historiographique, s'exprime de manière passablement désordonnée, à partir d'une métaphore

picturale vite perdue de vue, la réflexion évoluant à toute vitesse au fil du paragraphe. Le passage, bien connu des spécialistes, servira de canevas à d'innombrables variations futures sur le même sujet :

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale: ce sont vingt tableaux des grands événements du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile; la foule est dans l'enfoncement. Malheur au détail: c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui a causé des révolutions, ce qui sera important dans cent années: c'est là ce que je veux écrire aujourd'hui. ⁶

Dans le contexte, le refus du détail peut paraître d'abord lié à la volonté de donner la place la plus importante aux « principaux personnages ». Mais Voltaire, qui ne confond pas arrière-plan et détail, avait prévenu Dubos dans le paragraphe précédent qu'il ne voulait pas écrire « la vie de ce prince » (Louis XIV) mais « l'histoire de l'esprit humain puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain ». Et, à la fin de notre passage, le refus du détail est de plus en plus clairement lié à une vision surplombante de l'essentiel, à une saisie des grands mouvements de l'histoire. Même si on peut hésiter à se précipiter trop vite vers une interprétation quasi braudélienne du *tempo* historiographique voltairien, cela a pour conséquence

5. La formule, ressassée par Voltaire, se trouve par exemple dans la lettre à Dubos citée un peu plus loin.

6. Voltaire, *Correspondance*, éd. Théodore Besterman, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), vol. I, 1963, p. 1181.

à la fois stylistique et méthodologique, chez notre auteur, un véritable *culte de la brièveté* qui explique qu'il tentera de concentrer sa propre image, dans les quelques dizaines de pages du *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, de manière à faire apparaître non les traits anecdotiques de la vie d'un homme, mais la figure ramenée à l'essentiel d'un fragment d'histoire générale. Presque tous les plus grands écrits historiques de Voltaire fanfaronnent leur orgueilleuse concision et désignent des repoussoirs censés incarner au contraire la misérable victoire du détail sur la hauteur de vue. Trente ans après la lettre à Dubos, la grande *Préface historique et critique* du chef-d'œuvre historiographique « russe » du « philosophe » se flatte ainsi d'avoir fait « l'*Histoire de Pierre le Grand* la plus courte et la plus pleine qu'on a pu » et oppose insolemment cette densité à la farcissure de détails, au déversoir de « bagatelles » que constituent aux yeux de Voltaire les *Mémoires* de Montgon, une de ses bêtes noires :

Il y a des histoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes, même de moines, en plusieurs volumes in-folio ; les *Mémoires* d'un abbé retiré quelques années en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent huit tomes : un seul a suffi pour la vie d'Alexandre. ⁷

Même l'immense *Essai sur les mœurs* invite à l'occasion le lecteur à s'extasier sur sa concision, pour ne pas dire son laconisme, et sur son impitoyable élimination de tout détail superflu. S'adressant à sa chère M^{me} du Châtelet, Voltaire lui promet dans l'*Avant-propos* de l'œuvre de faire disparaître « les détails de tant de petits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui se sont disputé des provinces englouties dans de grands royaumes ⁸ ». À propos de la même œuvre, la *Lettre de M. de V*** à M. de ***, professeur en histoire*, enfonce le clou :

Cette suite d'histoire, débarrassée de tous les détails qui obscurcissent d'ordinaire le fond, et de toutes les minuties de guerre, si intéressantes dans le moment et si ennuyeuses après, et de tous les petits faits qui font tort aux grands, devait composer un vaste tableau qui pouvait aider la mémoire en frappant l'imagination. ⁹

Et le contre-modèle affiché n'est pas cette fois les mémoires :

Presque chaque ville a aujourd'hui son histoire vraie ou fausse, plus ample, plus détaillée que celle d'Alexandre. Les seules annales d'un ordre monastique contiennent plus de volumes que celles de l'empire romain. ¹⁰

Le *Siècle de Louis XIV* contient évidemment, on le verra, le même type de rodomontades « philosophiques ». Et ce Dangeau que Voltaire a pourtant

7. Voltaire, *Œuvres historiques*, éd. René Pomeau, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1957, p. 345.

8. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, *op. cit.*, vol. I, p. 195.

9. *Ibid.*, vol. II, p. 867-868, dans les annexes.

10. *Ibid.*, vol. I, p. 195-196.

édité (en extraits) et qu'il a largement exploité, comme Saint-Simon, pour composer son vaste « tableau » est l'objet du même mépris cinglant qu'un Montgon, pour des raisons exactement comparables, et se voit accusé d'enlissement dans des minuties à courte vue :

Si jamais on imprime les mémoires du marquis de Dangeau on verra que j'ai eu raison de dire qu'il faisait écrire les nouvelles de son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre ; un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles.¹¹

L'idée, objet d'autres variations encore dans l'article « Ana, Anecdote » des *Questions sur l'Encyclopédie*, est résumée par Voltaire dans son article « Histoire » de l'*Encyclopédie*, qui y remarque laconiquement qu'il est aussi difficile d'écrire l'histoire qu'« aisé de faire un recueil de gazettes ».

On s'approche ici du premier grand front de la guerre au détail de notre auteur : les mémorialistes¹² en général, Retz compris, que Voltaire semble pourtant à l'occasion admirer¹³, sont régulièrement accusés d'une myopie insupportable, d'un engluement dans un détail insignifiant leur interdisant totalement la *compréhension* du devenir historique. Le détail, c'est ici notamment toute la sphère de l'anecdotique et de ce que Saint-Simon appelle lui-même, comme pour s'en excuser tout en les multipliant à l'infini, les « bagatelles¹⁴ ». C'est l'étalement complaisant sur des petites « choses vues » et des traits « singuliers » qui – dit Saint-Simon – donnent l'impression au lecteur d'être « spectateur de tout ce qui lui est raconté¹⁵ ». C'est le nivellement myope du petit et du grand, de ce qui concerne un instant la vie de quelques particuliers et de ce qui modifie le destin du monde. Ces détails, Voltaire les rejette le plus souvent, sauf quand il arrive à les faire servir comme des indices au service de la visibilité des grandes lignes ou quand

11. Voltaire, *Correspondance*, *op. cit.*, vol. IV, 1978, p. 815.

12. Dont Dangeau fait partie à ses yeux : il parle toujours, comme Saint-Simon d'ailleurs, des *Mémoires* de Dangeau, et non de son *Journal*.

13. Voir mon article « Voltaire auteur et lecteur de mémoires », à paraître en 2009 dans Marie-Paule de Weerdt-Pilorge (éd.), *Cahiers d'histoire culturelle* de l'université de Tours. Voir surtout Catherine Volpillac-Augier, « L'historien et ses masques : Voltaire théoricien de l'anecdote », *Elseneur*, n° 19, *L'Histoire en miettes*, 2004, p. 215-230, volume qui a été l'objet d'une lecture dans *Écrire l'histoire*, n° 3, 2009, p. 99-101.

14. Les *Historiettes* de Tallemant des Réaux fournissent peut-être le modèle le plus pur d'une écriture de l'histoire qui se réduit à un catalogue de telles bagatelles et refuse absolument toute « synthèse » et toute vue générale.

15. Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Yves Coirault, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 8 vol., 1983-1988, vol. I, p. 6.

il succombe à l'envie assez faiblement justifiée¹⁶ de les entasser, comme dans les fameux chapitres de « Particularités et anecdotes » du *Siècle de Louis XIV* où, officiellement proscrits ailleurs, ils prolifèrent dans un espace réservé. C'est pour la même raison et du même mouvement que notre historien rejette le style conversationnel qui marque les œuvres de certains des mémorialistes les plus en vue, à commencer par Retz, car il apparaît comme le cadre stylistique idéal de l'épanouissement de ces insignifiances, la situation de référence de l'énonciation historienne étant en l'occurrence (aux yeux du « philosophe ») un salon incongru. Et, à l'arrière-plan de ce refus du détail, c'est au fond toute compromission de l'écriture historique avec la volonté de plaire, les artifices rhétoriques et la conversation mondaine qui est sur la sellette. Il suffit d'observer l'évolution du style de Voltaire historien d'un *Charles XII* encore très « rhétorique » et quasi romanesque à une *Histoire du Parlement* d'une sobriété presque rebutante pour voir que la vitesse narrative acquise par Voltaire dans ce mouvement se fait aux dépens de la dimension littéraire et mondaine des œuvres. Voltaire semble presque totalement incapable de comprendre que le détail, cet atome éblouissant de vie, contient l'âme d'une histoire

dont l'objet n'est pas la compréhension intellectualisée du passé mais le quasi-miracle de sa résurrection concrète. Son enthousiasme théorique l'aveugle, comme il aveuglera certains historiens du siècle suivant prétendant régler leur compte aux mémorialistes, et c'est pourquoi il n'a probablement rien compris à la grandeur de Saint-Simon qu'il avait prévu de démolir un peu avant sa mort, si l'on en croit Condorcet : il n'en a pas eu le temps¹⁷.

Mais l'anecdote n'est pas le seul front sur lequel Voltaire chasse le détail et son jugement condescendant sur les mémorialistes ne permet pas à lui tout seul de comprendre l'hostilité militante du philosophe historien à l'égard des pratiques historiographiques les plus significatives de ce qu'il considère comme un ancien monde en la matière. Ici la métaphore picturale ne suffit plus : ce ne sont en effet pas seulement un Saint-Simon nous invitant à regarder par un trou de serrure les débordements de la duchesse de Berry, un Tallemant se montrant intarissable sur les performances sexuelles de Henri IV ou encore un Retz s'étalant complaisamment sur ses exploits d'orateur ou de séducteur. C'est, plus généralement, tout ce qui, vu depuis la bonne hauteur, celle d'un aigle historien tentant de saisir d'un seul

16. L'argument est que, dans le cas d'une époque aussi prestigieuse que celle de Louis XIV, même les plus petites choses prennent une sorte de valeur inhabituelle. Voir *Le Siècle de Louis XIV*, éd. Sylvain Menant et Jacqueline Hellegouarc'h, Paris, Le Livre de poche, 2005, p. 570.

17. Ce projet de « réfutation » des *Mémoires*, mentionné par Condorcet dans sa biographie de Voltaire (*Œuvres complètes* de Voltaire, éd. Moland, Paris, vol. I, 1877, p. 276-277), semble de peu antérieur à la mort du « philosophe ».

coup d'œil les mouvements profonds des groupes humains, de leurs valeurs, de leurs croyances, de leurs mentalités, apparaît comme non pertinent et non significatif. Un des *leitmotiv* les plus agressifs de la théorie voltairienne de l'histoire, qu'on a déjà croisé dans les citations précédentes, est donc un refus cinglant d'une certaine histoire militaire, à laquelle Voltaire sacrifiera pourtant à l'occasion, en particulier dans certaines des parties les moins inspirées de son *Histoire de la guerre de 1741*. Les plus grandes batailles ont beau frapper les contemporains et convaincre leur myopie sentimentale de leur importance tragique, de leurs misères et de leurs grandeurs, elles ne jouent pratiquement aucun rôle dans « l'histoire de l'esprit humain » et ne méritent officiellement aucune attention du « philosophe » pressé dans sa chasse à l'essentiel. C'est sur ce thème que Voltaire, reprenant quelques-uns des motifs de sa lettre à Dubos, claironne son refus du détail dans la *Préface* du *Siècle de Louis XIV* et esquisse un programme historiographique presque sans précédent qui intégrera toutes les dimensions de la vie humaine, économie et culture comprises :

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis [*var*: détails immenses] des guerres entreprises dans ce siècle; on est obligé de laisser aux annalistes le soin de ramasser avec exactitude tous ces petits faits, qui ne serviraient qu'à détourner la vue de

l'objet principal. C'est à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, et les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, prises et reprises par les armes, données et rendues par des traités. Mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, et disparaissent pour ne laisser voir que les grands événements qui ont fixé la destinée des empires. Tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera, dans cette histoire, qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, et conseiller l'amour de la vertu, des arts, et de la patrie.¹⁸

L'espèce d'oxymore (dans la variante) des « détails immenses » dit assez que l'insignifiance en matière d'histoire, ce n'est pas seulement ce qui ne concerne que la vie personnelle de quelques individus, mais bien tout ce qui, même dans ce qui paraît le plus grandiose aux contemporains des événements, ne joue pas un rôle fondamental dans le processus historique et n'apparaît, même sous une forme spectaculaire, que comme une agitation de surface, comme cet événementiel que l'histoire au *xx^e* siècle, pour des raisons parfois assez similaires, dénoncera avec une égale virulence. Pour les mêmes raisons, l'auteur de *l'Essai sur les mœurs* déclare vouloir épargner à sa destinataire « les détails des guerres, qui se ressemblent toutes » pour insister sur « ce qui caractérise les mœurs du temps¹⁹ ». Voltaire a inventé dans *Candide* et dans

18. *Le Siècle de Louis XIV*, *op. cit.*, p. 127.

19. *Essai sur les mœurs*, *op. cit.*, vol. I, p. 717.

l'article « Guerre » du *Dictionnaire philosophique* une manière inouïe de parler de la guerre qui tranche totalement avec une tradition historiographique ne donnant la parole qu'à ce que Jean Kaempfer appelle, dans *Poétique du récit de guerre*, le « point de vue du capitaine ». Le discours attribué au soldat mourant au milieu des décombres, rompant avec tout surplomb tactique, nous rend pour la première fois présent de manière bouleversante le point de vue « aveugle » de celui qui souffre au milieu du champ de bataille :

Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la pitié, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, et que je meurs à vingt ans dans des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes et des enfants expirants sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ? ²⁰

Stendhal, Tolstoï ou Céline seront parmi les plus grands héritiers de cette intuition géniale, profondément libératrice. Mais Voltaire, incapable de penser le rendement d'une telle perspective, à ses yeux purement fictionnelle, pour

l'écriture de l'histoire et récusant le modèle « tactique » aussi bien que le modèle « épique » qu'il a, sur le sujet militaire, pratiqué avec un sérieux quasi scolaire dans *La Henriade* et parodié dans *La Pucelle*, semble, théoriquement tout au moins, ne plus comprendre du tout la place du militaire dans une histoire ambitieuse. La monotonie des victoires et défaites, qui a dû accabler ce lecteur des *Commentaires* de Monluc ²¹, apparaît comme le signe d'une insignifiance radicale. Et, en lisant Saint-Simon (s'il l'a effectivement lu : il ne le cite à ma connaissance nulle part), Voltaire n'a sans doute pas été moins exaspéré (et fasciné) par les pages incendiaires consacrées par le mémorialiste à la catastrophe d'Höchstädt que par le flot ininterrompu d'anecdotes expliquant la disgrâce de Racine par une gaffe dans ses entretiens avec le Roi et M^{me} de Maintenon ou l'ascension de Chamillart par son talent au billard ! Un passage des *Nouvelles Considérations sur l'histoire*, où Voltaire renvoie dos à dos l'histoire aristocratique et mondaine et l'histoire militaire, avec un coup de griffe au passage à l'univers des gazettes, illustre à la fois l'altitude de ses ambitions et la relative déception de son lecteur, qui « retrouve » davantage le passé chez les mémorialistes :

20. Article « Guerre », dans *Dictionnaire philosophique*, éd. Raymond Naves et Olivier Ferret, Paris, Classiques Garnier, 2008, p. 223-224.

21. Dont Voltaire parle au demeurant, si je ne me trompe, fort peu. Voir par exemple le chapitre CLXXI de l'*Essai sur les mœurs*, *op. cit.*, p. 489.

On a grand soin de dire quel jour s'est donnée une bataille, et on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, et même l'entrée d'un ambassadeur dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin et je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais, après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, et la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guère plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événements. Je ne connais pas plus les Français et les Sarrasins par la bataille de Charles Martel, que je ne connais les Tartares et les Turcs par la victoire que Tamerlan remporta sur Bajazet. J'avoue que quand j'ai lu les mémoires du cardinal de Retz et de M^{me} de Motteville, je sais ce que la reine mère a dit mot pour mot à M. de Jersai ; j'apprends comment le coadjuteur a contribué aux barricades ; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenait à M^{me} de Bouillon : c'est beaucoup pour ma curiosité ; c'est pour mon instruction très peu de chose. Il y a des livres qui m'apprennent les anecdotes vraies ou fausses d'une cour. Quiconque a vu les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces illustres bagatelles qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville : c'est au fond la même chose et le même mérite. On s'entretenait sous Henri IV des anecdotes de Charles IX. On parlait encore de M. le duc de Bellegarde dans les premières

années de Louis XIV. Toutes ces petites miniatures se conservent une génération ou deux, et périssent ensuite pour jamais.²²

Quant au point d'aboutissement au moins provisoire²³ des exigences voltairiennes en matière d'écriture de l'histoire, on peut le voir dans l'article « Christianisme » du *Dictionnaire philosophique*. Ce texte étonnant, sous-titré « Recherches historiques sur le christianisme », prétend en vingt-quatre pages²⁴ survoler dix-huit siècles pour mettre en évidence les lignes directrices de l'avènement et du triomphe de l'« Infâme » et révéler l'immensité de l'imposture. Les détails de tant d'histoires de l'Église ou de la papauté écrites depuis des siècles sont donc impitoyablement éliminés pour mettre en relief l'essentiel noyé ou plutôt dissimulé dans ces océans livresques : l'origine dérisoire du culte chrétien, l'incroyable succession de contradictions historiques et de mensonges qui ont assuré la victoire de sa conception mortifère de l'humain, et l'absurdité de dogmes qui apparaissent non comme des vérités éternelles, mais comme les produits purement humains du cynisme et de la manipulation. Cette sécheresse démonstrative produit des moments de concision extrémiste hilarante (à l'occasion égale, jamais dépassée, par le brûlot ulté-

22. Voltaire, *Œuvres historiques*, éd. René Pomeau, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1957, p. 47.

23. Il y aura aussi, parmi d'autres productions tardives, le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, dont j'ai tenté de montrer, dans un article paru dans *Cahiers Voltaire*, n° 7, 2008, p. 73-89, qu'il constitue une magistrale synthèse en forme de pastiche de la réflexion historiographique de Voltaire.

24. Dans l'édition d'Olivier Ferret et Raymond Naves, p. 108-132. C'est l'article le plus long du *Dictionnaire philosophique*, son « centre de gravité », comme on l'a souvent remarqué, mais on avouera que c'est tout de même aller très vite en besogne.

rieur de d'Holbach sur le même sujet ²⁵), comme lorsque Voltaire déclare passer « légèrement sur les siècles suivants qui sont assez connus » (tout le Moyen Âge, en fait, qui défile en une dizaine de lignes !) ou lorsqu'il résume sardoniquement la Réforme en quelques mots :

Cette Église latine perdit au ^{xvi}^e siècle la moitié de l'Allemagne, le Danemark, la Suède, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande. ²⁶

Voltaire galope sur les terres historiques à la recherche d'une pitance vitale dont la nature est parfois difficile à saisir mais qui semble imposer la concentration la plus exigeante et même une espèce d'abstraction ascétique : l'« esprit humain ». Sacrifiés à la vertu démonstrative du récit, à la malhonnêteté militante des choix opérés, et plus positivement à l'énergie critique d'une histoire

combative, les détails, accusés d'alourdir et d'enfumer une histoire toujours en quête – solaire – de clarté, sont abandonnés en chemin ou ramassés au fil de cette course sans jamais peser ou poser. Dans le meilleur des cas, cette histoire devient comme involontairement poétique, par l'extraordinaire énergie qui l'anime. Dans le pire, elle s'assèche dans la monotonie et s'avère menacée de platitude. Dans sa tension entre ces deux extrêmes potentiels de son allègement, l'histoire voltairienne n'a, une fois passée la tentative juvénile du *Charles XII* et malgré les tentatives parfois désespérées de la critique pour y retrouver son « art de conteur ²⁷ », rien de la séduction d'une œuvre littéraire. Et c'est peut-être, si l'on admet qu'on peut s'intéresser à une historiographie du passé en tant que telle et pas seulement pour ses présumées qualités esthétiques, tout simplement tant mieux.

25. *L'Histoire critique de Jésus-Christ*, qui va en réalité bien au-delà de la vie du Christ lui-même et propose dans son dernier chapitre, en quinze pages, un « Tableau du christianisme depuis Constantin jusqu'à nous », contrepoint matérialiste sans doute voulu comme tel de l'article « Christianisme » de Voltaire. Voir Paul Henri Dietrich d'Holbach, *Histoire critique de Jésus-Christ*, éd. Jean-Pierre Jackson, Paris, Coda (Coda poche), 2007, p. 235-249.

26. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 131.

27. Je mets à part les *Mémoires pour servir à l'histoire de Monsieur de Voltaire*, contemporains de *Candide*, qui présentent des similitudes stylistiques frappantes avec le chef d'œuvre dont on s'apprête à fêter – à Oxford et ailleurs – les deux cent cinquante ans et qui ne sont pas très éloignés, dans bien des pages véritablement magistrales, de l'égaliser.